

ROBERTO J. PAYRO
LA MER D'EAU DOUCE

XII
ENTRE MER ET CIEL

La journée était très belle, le vent favorable, la mer un immense manteau vert foncé ondulé par de légères et longues vagues. La proue orientée vers les Canaries, vers le sud-ouest, naviguant au large, le vent presque en poupe, on devait peu manoeuvrer sur les caravelles et l'équipage se reposait en profitant de la vie. Solís était descendu dans sa cabine, confiant le pont à son second, le pilote **Juan de Lisboa** (N.d.T. : **Alvarez de Cartaya** ; voir chapitre 10) ; dorénavant on allait peu le voir, si ce n'était à l'entrée et la sortie du port éventuel, lorsqu'il désirait prendre personnellement la direction et dans un cas difficile. Mais, matins et soirs, on allait l'entendre quotidiennement héler les capitaines des autres caravelles, commandées, l'une par Francisco de Torres, secondé par le quartier-maître Diego García de Moguer, et l'autre par le pilote **Rodrigo Alvarez**. Porte-voix à la main et, après avoir écouté ces capitaines, Juan Díaz de Solís donnait ses ordres : en général, ils consistaient simplement à continuer de cingler en naviguant de conserve durant le jour et, la nuit, à suivre la lanterne de la caravelle *portugaise*, qui dirigeait la marche.

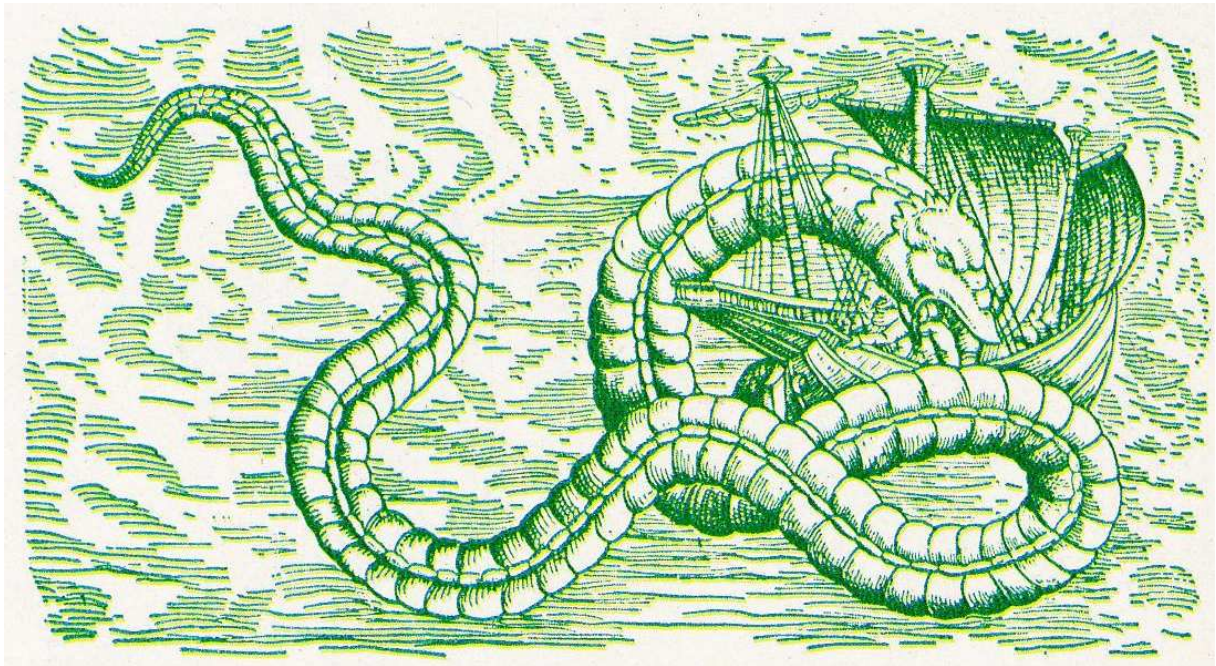
Dieu leur avait procuré la sécurité – comme disaient les Musulmans –, et les jours suivants furent semblables à ce 13 octobre 1515, premier jour de voyage en haute mer, avec du vent frais et des éclaircies telles que rien ne perturba jamais la tranquillité de la navigation.

Si du vif-argent n'avait pas coulé dans ses veines, Paquillo aurait pu se croiser les bras, non parce que la vie des mousses à bord fût alors enviable – car on considérait qu'ils étaient les domestiques de tout le monde –, mais bien parce qu'il avait comme protecteur principal Rodrigo Rodríguez, l'homme du capitaine général, et comme second protecteur le gabier Enrique Montes qui, dès le début, avait pris beaucoup d'ascendant sur les autres marins. On disait également que les deux García – le quartier-maître, qui avait embarqué sur une des caravelles à voiles latines, et le cambusier qui était à bord de la caravelle *portugaise* – s'intéressaient au jeune garçon. Mais à tous ces facteurs positifs venait s'ajouter la volonté active de Paquillo qui, lors du quart de lavage du pont, empoignait gaillardement le faubert, astiquait ensuite les cuivres jusqu'à les faire briller comme l'or dont il rêvait, grimpait jusqu'aux vergues comme un singe, escaladait le mât de beaupré comme s'il le chevauchait, utilisait le gréement comme un escalier, se laissait glisser le long des haubans, faisait de chaque hune un balcon ... Il était disposé à faire face à toute

nécessité qui se présenterait et, tous les deux jours, il aidait à la répartition des rations, à raison d'une gamelle pour quatre hommes. Avec tout cela, il lui restait encore du temps pour se joindre aux groupes de marins oisifs qui racontaient des histoires, entonnaient des chansons populaires ou tapaient subrepticement la carte, jouant leurs rares maravédís et, à défauts, jusqu'à leurs propres vêtements et, durant ces si périlleux exercices, Paquillo leur servait habituellement de guetteur afin qu'aucun supérieur ne les surprenne – et particulièrement fray Buenaventura, qui considérait le jeu comme une chose diabolique –, ou, pire, le pilote Juan de Lisboa, qui confisquait les jeux de cartes et infligeait des sanctions aux joueurs.

Ce qui passionnait surtout le jeune garçon c'étaient les récits des vieux marins et il les écoutait bouche grande ouverte. Tout ce qu'ils disaient était pour lui la pure essence de la vérité ; mais, à la suite d'un accord tacite et appuyés par les autres, ceux qui se croyaient les plus farceurs se chargeaient de raconter en présence du petit mousse les choses les plus invraisemblables et tirées par les cheveux ou de grossir et défigurer démesurément la vérité, rendant la monnaie de sa pièce à sa crédulité, ce qui n'était pas payer bien cher son apprentissage. Oh !, d'après eux, le garçon allait bientôt voir les merveilles les plus extraordinaires que l'on puisse imaginer : des poissons qui étaient des oiseaux et qui volaient

comme les hirondelles, des oiseaux qui étaient des poissons et qui, au milieu de leur vol, *pfuit* !, s'enfonçaient dans la mer et que l'on ne revoyait plus ; des chevaux marins qui faisaient des compétitions, disputant des courses de sauts effrénées autour des navires et qui, après en avoir à de nombreuses reprises fait le tour, finissaient par les laisser derrière eux, même s'ils naviguaient en ayant le vent en poupe ; des mers qui étaient de véritables prairies vertes, couvertes de rameaux et de grappes, peuplées d'insectes et d'oiseaux ; chose plus prodigieuse encore : la mer, la mer elle-même, en feu d'un bout de l'horizon à l'autre et brûlant jusqu'à proximité des navires, sans qu'ils s'enflamment, mais elle ne s'éteignait pas ; des hommes et des femmes qui parlaient et riaient, tout en étant submergés dans la mer, et qui n'étaient pas des sirènes, parce qu'on peut les toucher de la main (les sirènes, on en parle sans que personne les ait vues en réalité) ; des étincelles qui s'arrêtent en haut des mâts, y restent immobiles, sans tomber ni faire de mal à personne ; des villes ou des ruines de cités que l'on voit au fond de la mer, lorsque les eaux sont très calmes ; des baleines comme des montagnes, dont les jets d'eau se perdent dans les nuages ; des requins tellement grands que, d'une bouchée, ils peuvent avaler un navire de taille moyenne ...



- *A propos, mais cela te concerne encore peu – dit Santiago Corzuelo à Paquillo, ce que personne ne faisait habituellement, afin que le garçon ne commence pas à se méfier –. Toi, cela ne t'intéresse pas encore beaucoup mais Balboa (N.d.T.), qui est un de nos meilleurs capitaines, a découvert (N.d.T. : ce serait Juan Ponce de León) récemment une fontaine (N.d.T. : de Jouvence), qui a la vertu de rajeunir tous ceux qui s'y baignent quotidiennement ou boivent de ses eaux, et c'est la plus grande des merveilles que l'on ait trouvées sur ces terres. Etant donné que la Reine est inconsolable de ne pas avoir d'enfants, on dit que le roi Ferdinand va venir s'y tremper un de ces jours afin de rajeunir, et nous aurons alors un jeune roi pour de nombreuses années ...*
C'étaient là les récits les moins fantastiques,

nombre d'entre eux étant basés sur la réalité ; les autres étaient monnaie courante même s'ils n'étaient pas tout à fait faux. Et Paquillo ne les mettait pas en doute un seul moment ni ne se lassait de les entendre. Mais il tendait également bien l'oreille pour écouter les nouvelles que Rodrigo, en tant que domestique du capitaine général, découvrait avant quiconque et qu'il communiquait à ses compagnons avec une autorité que tous reconnaissaient.

- *Si nous continuons à naviguer comme jusqu'à présent – disait-il, par exemple – nous allons nous retrouver soudain devant les Canaries, tant nous avons avancé ... Nous ne resterons pas longtemps dans ces îles : juste le temps nécessaire pour nous ravitailler en eau et embarquer des vivres frais parce que, au-delà, ce sont de longues cures de thon fumé et de pois chiches secs qui nous attendent ... Car nous ne ferons plus d'escales avant d'atteindre des terres inconnues, après avoir laissé derrière nous la Castille de l'Or ou, comme d'autres l'appellent, la Côte d'Or de Colomb ...* (N.d.T. : rappelons tout de même que l'on contesta certaines de ses découvertes entre, au moins, décembre 1512 et février 1513 ; TORIBIO MEDINA, pp. 101-106)



- *Je connais ces terres – dit le Portugais –. Il suffit de se baisser pour récolter les métaux précieux en abondance.*
- *Si ce miracle est vrai – s'exclama Pedro Núñez avec des yeux brillant de convoitise –, il vaut mieux aller vivre là-bas qu'en n'importe quelle autre partie du monde.*
- *Bien sûr que ce miracle est vrai ! – répliquait Rodrigo – J'en veux pour preuve le fait que, quelques années plus tard, Don Diego de Nicuesa (N.d.T. : conquistador espagnol, fondateur en 1510 de la ville de Nombre de Dios dans l'isthme de Panama) en a ramené avec lui et de nombreux autres ont regagné*

l'Espagne chargés d'or, en n'ayant eu rien d'autre à faire que de dire aux indiens des mines : "Passe-moi ça !" ou de sacrifier quelques perles de verroterie afin d'en obtenir tout un sac de véritables.

En entendant de tels prodiges, les cheveux se dressaient sur la tête de Paquillo et un frisson le parcourait de la tête aux pieds.

- *C'était sur les terres que gouverne aujourd'hui Pedrarias Dávila (N.d.T. : Pedro Arias Dávila) – poursuivait tranquillement Rodrigo.*
- *Mais, et ceux qui ne sont pas revenus ? – objecta Alejo García, qui n'était pas l'un des plus optimistes.*
- *Balivernes ! Ceux qui ne sont pas revenus, ne sont pas revenus parce qu'ils sont morts, et ils ont trouvé ici la paix et connaîtront ensuite la gloire ; ou il y a les insatiables, comme les hydropiques, qui continueront à accumuler des richesses jusqu'à ce qu'ils en crèvent sans en avoir profité ; et ceux qui se trouvent bien parmi les Indiens et les Indiennes, comme le Grand Turc dans son sérail ... Grand bien leur fasse ! Nous ne devons nous occuper des premiers que dans nos prières et peu nous importe que les autres en profitent à leur manière qui, sacrebleu, n'est pas mon choix ... Bref, comme je vous disais, Pedrarias Dávila a mené là-bas un grand nombre de gens et il n'est pas un*

homme à qui il faut chercher des poux sur la tête ; si nous faisons une apparition sur ses terres, à l'improviste, sans lui demander sa permission, comme des mendiants à l'heure du repas, il serait capable de lâcher sur nous ses chiens et de nous recevoir à coups de bâton, si pas d'arquebuse ... Mais peu nous importe ! Il y a assez de terres riches comme celle-là, ou plus riches que celle-là, qui nous disent « prends-moi » et où il n'y a pas d'épouvantail ...

- *Dis tout de suite lesquelles, c'est bon à savoir ! – s'exclama Pedro Núñez.*
- *Par exemple, les terres où nous nous rendons – rétorqua Rodrigo.*
- *Et beaucoup d'autres – ajouta Montes, qui, pour le titiller, demanda au curieux – : Ne serais-tu pas apparenté à Vasco Núñez (de Balboa) ?*
- *Non, pas que je sache.*
- *Vérifie-le bien, car cela pourrait te rapporter gros – déclara Rodrigo, en jouant le jeu –. De tels proches sont un bon soutien et cela ne devrait pas coûter trop de peine ... Pendant deux ans, Vasco Núñez de Balboa, chevalier de Jerez, celui de la fontaine qui rajeunit, a traversé l'isthme à proximité de la Castille de l'Or, car ce n'est ni une péninsule, ni une île, ni un continent, mais bel et bien un isthme et relativement étroit ... C'est ce qu'a constaté ton*

parent, après avoir triomphé de mille périls, lorsqu'il est soudain tombé sur une grande mer qui le baigne au couchant, s'étendant vers le Nord et vers le Sud, aussi loin que portent les yeux depuis une grande hauteur.



- *Mais même s'il était apparenté à moi, quel profit en tirerions-nous ? – demanda Núñez, prenant la mouche suite à la malice.*
- *Tu verras bien. Vasco Núñez n'est pas revenu qu'avec la nouvelle de la découverte de cette mer où, dit-on, il s'est plongé jusqu'au cou, avec son habillement et ses armes, sans retirer ne fût-ce que ses bottes, en prenant*

possession au nom du Roi, notre seigneur. Il est revenu avec davantage d'or, de perles et de bijoux, mais, s'il y en avait beaucoup, il aurait pu mettre des années pour rassembler l'équivalent des richesses que l'on trouvait à son point de départ : on y foulait aux pieds des pierreries et des pépites grosses comme des courgettes, on y escaladait des dunes de sable aurifère, au point que l'on finit par dire : "Assez !" et, à genoux, on supplie Dieu et les saints pour un lopin de terre où planter un chou ...

L'ahurissement des auditeurs et, surtout de Paquillo, était indicible, car même si les plus âgés savaient combien il faut ramener à un niveau plus bas ce genre de narrations, d'autres, analogues, leur avaient percé les oreilles et avaient aiguisé leur convoitise. Nuñez insista pourtant :

- *Mais,, seigneur, je le répète : à quoi cela nous avance-t-il ?*

Rodrigo baissa la voix en répliquant :

- *Comment cela, «à quoi cela nous avance-t-il» ? Eh bien cela nous avance à beaucoup, parce que, avec nos mains vierges de toute richesse, c'est à bord d'embarcations que nous nous rendons au même endroit que Vasco Nuñez et qu'il n'a pu, lui, gagner que par voie terrestre et au prix de mille dangers et de mille transpirations.*

Un *ah!* étouffé s'échappa de plusieurs poitrines et Rodrigo l'attribua à l'admiration qu'éveillait son éloquence.

- *Il existe un passage, cela ne fait pas de doute, plaise à Dieu ! Avec mes oreilles pécheresses, je l'ai entendu de la bouche de notre maître, qui en sait plus que l'enchanteur Merlin. Et c'est vers ce passage que nous cinglerons par une route, en laissant derrière nous les Canaries.*

La fièvre d'ambition des marins sembla monter d'un cran, même si elle était bien forte. Leurs yeux brillèrent mais ils restèrent un instant silencieux. Paquillo, hébété, ne parvenait pas à bouger et il sentait sa gorge nouée. Les mains de Pedro Nuñez, en proie à une agitation extrême, tremblaient. Et Rodrigo Rodríguez, jubilant de voir l'auditoire suspendu à ses lèvres, en rajouta une couche :

- *Il me semble déjà voir la caravelle portugaise et les deux autres navires, chargés à ras bords de tous ces trésors que cache la mer ou que recèle la terre et qui, là-bas, sont à portée de la main – dit-il –. Et je ne dois pas être loin du compte car si Balboa, en se déplaçant à pieds – puisqu'il ne lui restait plus de chevaux – et accompagné seulement de quelques porteurs indiens, a ramené en Espagne ce qu'il y a ramené, que ne ferons-nous pas, nous qui sommes nombreux et qui disposons de trois*

navires tels que chacun d'eux peut charger plus que les dos bruns de mille Indiens, fussent-ils des colosses ? ...

- *Mais avec quoi Balboa est-il revenu ? – demanda Nuñez.*
- *Comment cela, « avec quoi Balboa est-il revenu » ? Il me suffit de te dire qu'à lui seul le cinquième du Roi était une véritable fortune, et le reste ...c'était quatre fois autant.*
- *Mais à combien cela équivalait-il ?*
- *De fortes sommes en maravédís ou en doublons d'or, et contente-toi de cela, car je ne connais pas par coeur les chiffres arabes ... Tu as donc une idée de notre bonne fortune ...*
- *Le tiers de ce que nous ramènerons au terme de ce voyage nous reviendra – fit observer Fuentes.*
- *Le tiers, oui, après avoir retiré le cinquième royal, que prélèveront en son nom les officiers royaux, ces infortunés Alarcón et Marquina, s'ils ne meurent pas avant, car c'est pour le prélever qu'ils sont venus avec nous, pour leur malheur,... Ce tiers sera réparti par le capitaine général en personne et à sa convenance ; s'agissant d'un tel maître, il va sans dire que ce sera de façon juste, au prorata des mérites de chacun. Et ce, sans nous faire payer notre part dans les frais ...*
- *Quelles montagnes d'or on a dû dépenser ! – s'exclama Paquillo.*

- *Des montagnes d'or, comme tu dis, gamin – affirma Rodrigo –. Rien qu'en biscuits – et Martín García, le cambusier, présent, ne me démentira pas –, nous en avons à bord pour pas moins de dix mille réaux, soit trois cents quarante mille maravédis, si je calcule bien.*
- *Allons donc ! – murmura le garçon, soufflé.*
- *En vin, nous en avons pour trois mille arrobes (N.d.T. : équivalant à 16 litres) ; comme cette année, il était bon marché, on l'a eu pour seulement cinq mille trois cents réaux, c'est-à-dire, plus de cent quatre-vingt mille maravédis ... Même si les outres se dessèchent – nous achèverons de les remplir aux Canaries –, à raison de deux chopines quotidiennes par tête pour les soixante hommes embarqués sur les trois navires, nous aurions de quoi nous arroser le gosier pendant plus de trois ans.*
- *Crois-tu – demanda Montes – que le voyage durera aussi longtemps ?*
- *En aucun cas. Mais le capitaine est un homme prévoyant que l'on ne prend pas de court, et il n'a pas pensé qu'à la soif, même si elle lui importe beaucoup – ajouta Rodrigo en souriant avec son énorme bouche –. Comme mangeaille, nous avons à bord : vingt vaches salées ; près de mille réaux de viandes fumées ; autant de fèves et de pois chiches ; pour huit mille maravédis de poisson séché ; dix mille de fromage ; outre des tonneaux de*

miel, trois mille quintaux d'huile et d'autres produits nécessaires pour la cuisine.

Paquillo avait le vertige en essayant d'imaginer les sommes fabuleuses investies et en se demandant où on avait pu arrimer un aussi colossal chargement de victuailles. Il avait la bouche tellement bée que plus aucune exclamation ne franchissait le seuil de sa gorge ; en revanche, les yeux lui sortaient des orbites. Et son admiration ne décrut certes pas en entendant les salaires respectifs : les pilotes gagnaient au moins deux mille maravédís mensuels, un peu plus que l'enseigne Melchor Ramírez ; les quartiers-mâîtres mille, les marins neuf cents, les charpentiers et artilleurs sept cents cinquante, les mousses – lui excepté – six cents, et les domestiques de Alarcón et Marquina quatre cents ; cela, sans compter la part de ce que l'on découvrirait et qui devait revenir à chacun d'eux.

- *Et, au niveau des armes, comment sommes-nous équipés ?* – s'informa Alejo Garcia, imaginant et redoutant peut-être de possibles combats.
- *Aussi bien* – répondit Rodrigo Rodríguez, fier de ses informations –. *Chacun des navires transporte deux des six couleuvrines*



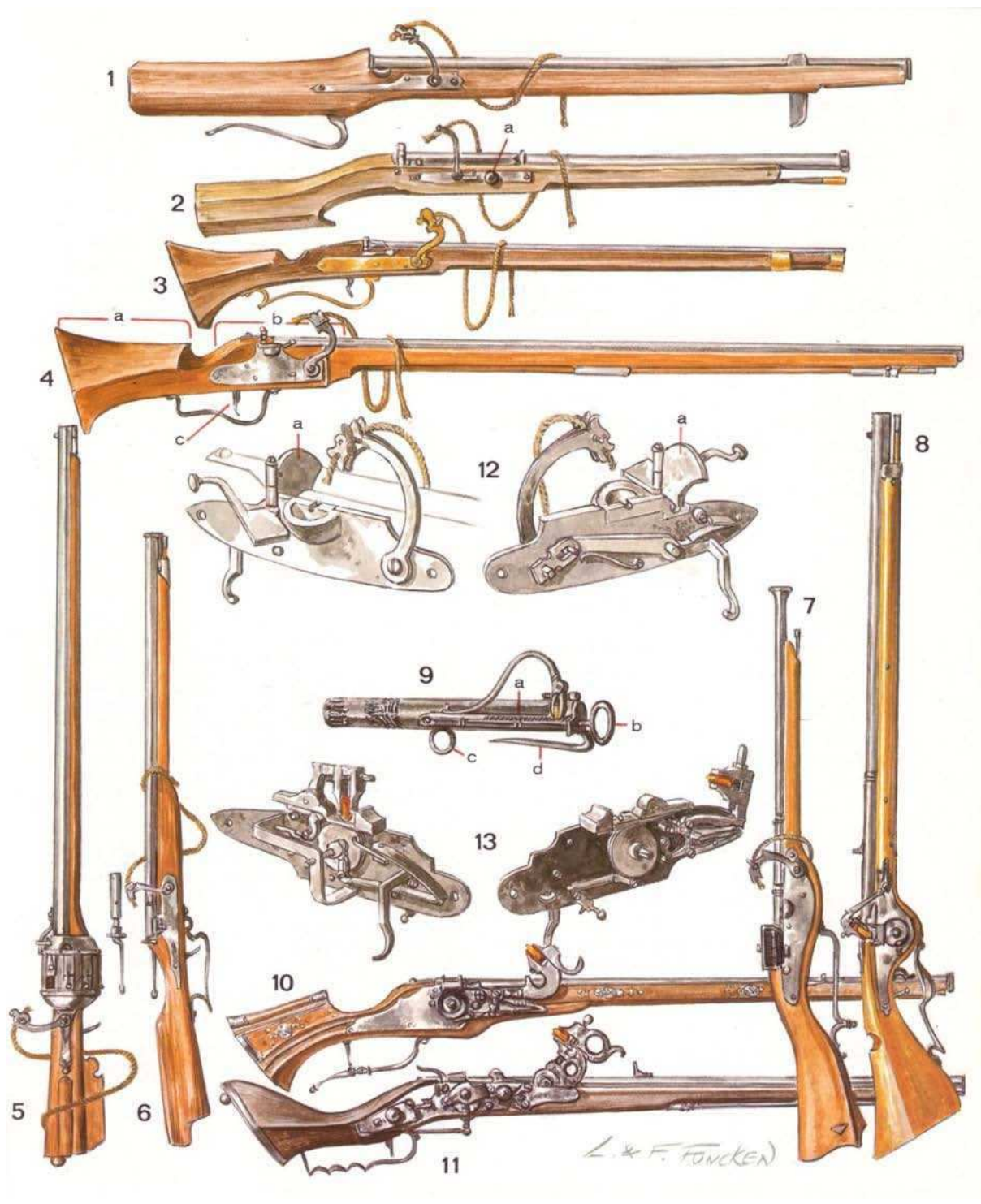
que l'on a achetées à Juan García de Uribarri (N.d.T. : 8 septembre 1515 ; TORIBIO MEDINA, p. 167) de Guipuzcoa ; et la caravelle portugaise, comme vous le voyez, est en outre équipée des deux bombardes

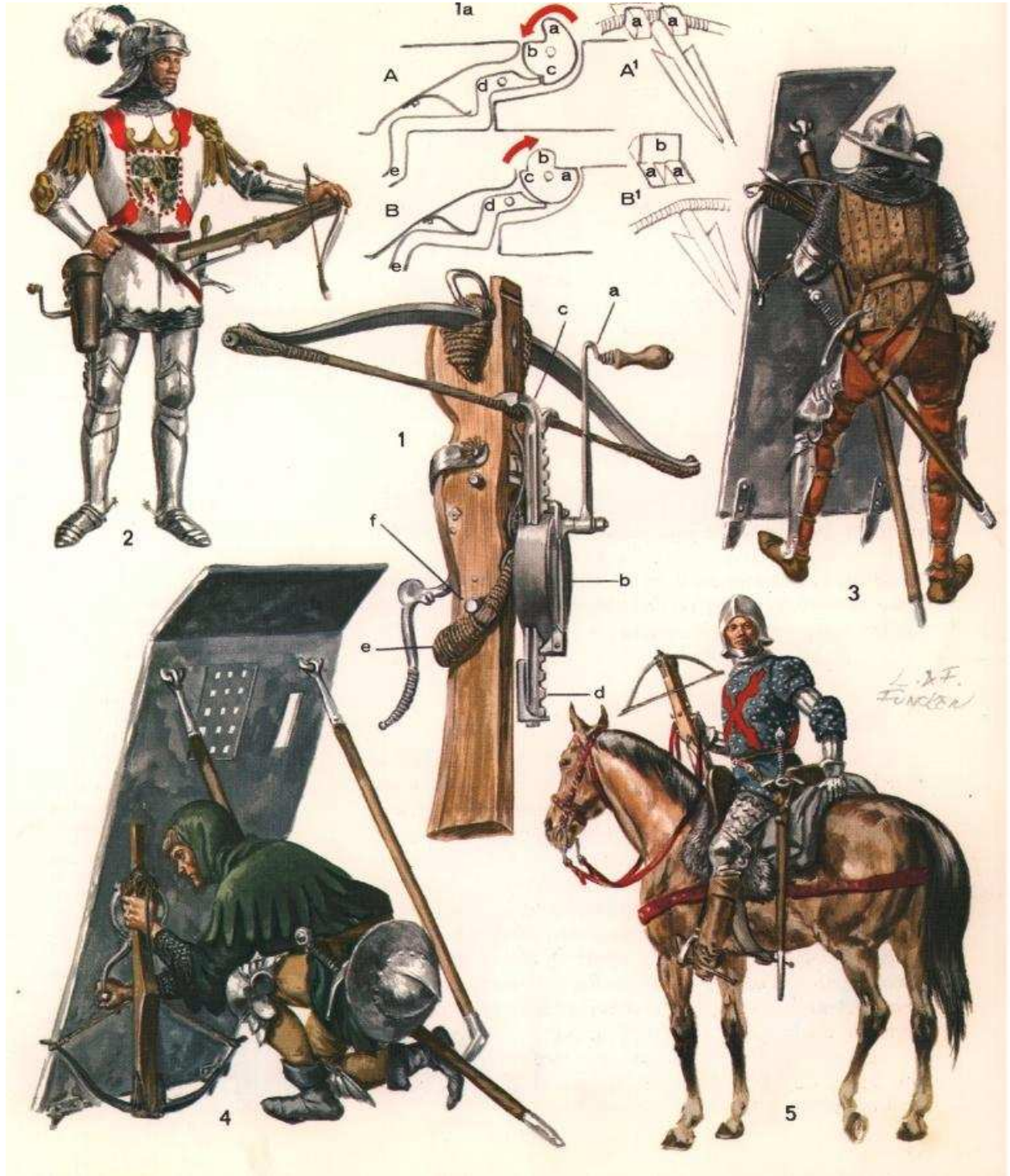


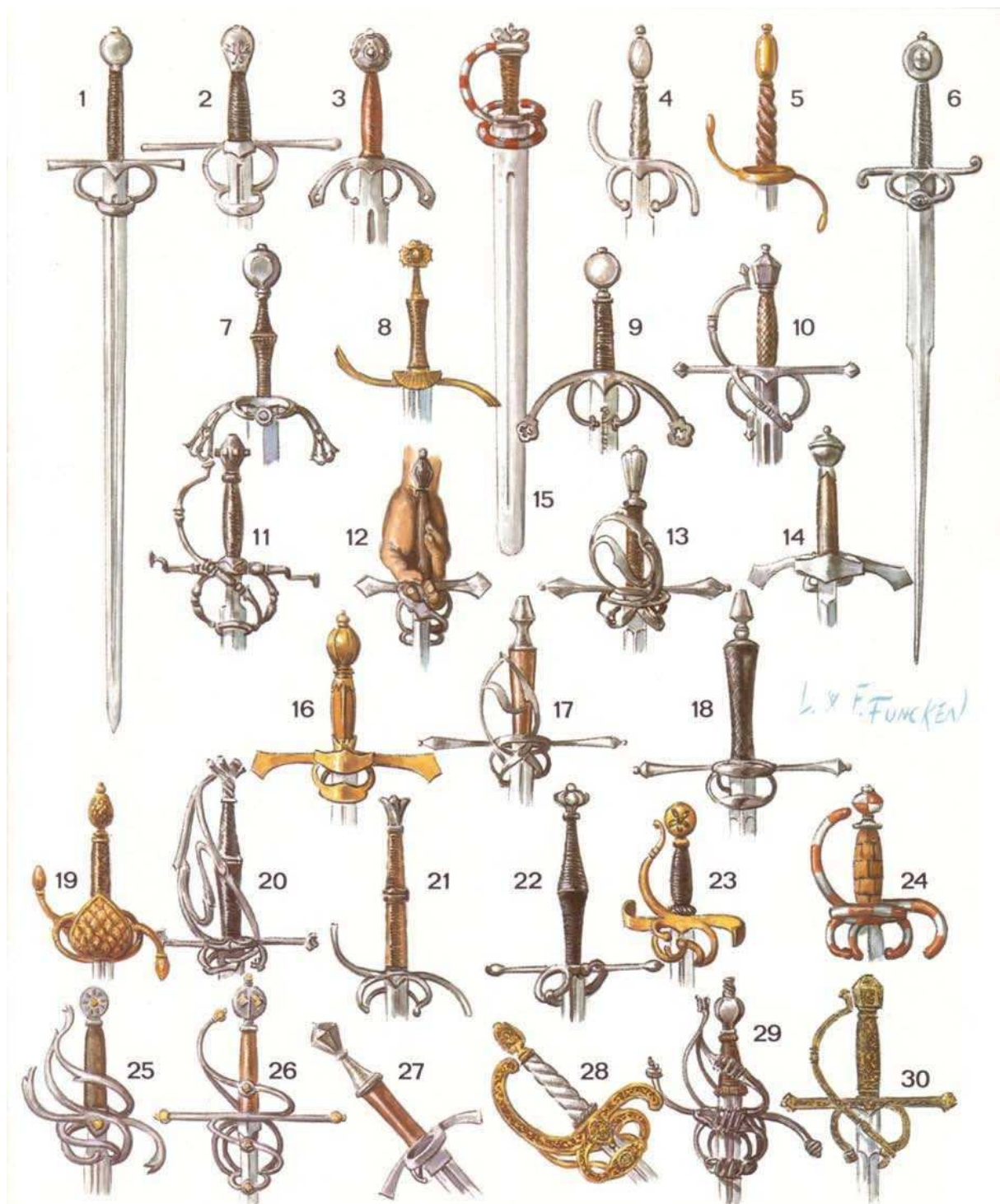
vendues par le même à raison de vingt-cinq ducats chacune. Afin que ces bouches puissent cracher le feu jusqu'à ce que les Indiens demandent grâce, on a à bord huit barrils de poudre d'un quintal chacun, achetés à Antón Cermeño (N.d.T. : 30 août 1515 ; TORIBIO MEDINA, p. 165) pour vingt mille maravédis tout ronds, parce que cet usurier s'est fait payer les casques deux réaux pièce. A titre d'armes personnelles, en-dehors des arquebuses, arbalètes, haches, épées et autres, nous emportons en outre soixante corselets et les armures de tête correspondantes. Ainsi, lorsque

nous débarquerons, nous ressemblerons à des rois.









- *J'ai entendu dire – objecta Montes – qu'il y avait quatre bombardes, et pas achetées mais prêtées par la Casa de Contratación. (N.d.T.: 27 mars 1512 + 24 novembre 1514 + 27 juillet 1515 ; TORIBIO MEDINA, pp.*

CCXXXVIII + 116 + 136 + 139 + 151-152)

- *Tu vas comprendre ! – répliqua Rodrigo –. A l'approche du départ, il est apparu qu'il ne restait plus de telles bombardes à la Casa (N.d.T. : 8 septembre 1515 ; TORIBIO MEDINA, pp. CCXLII + CCXLIV) – ou que ces messieurs de Séville, qui détestent le capitaine, n'ont pas voulu les lui prêter – et il a fallu les acheter à Uribarri, de Guipuzcoa.*
- *Mais qui va jamais réunir autant d'argent ! – s'exclama Paquillo, le noeud d'étonnement qui étranglait sa gorge étant défait.*
- *Chuuut ! – dit dédaigneusement le domestique du capitaine –. Même si nous ne trouvions pas de mines, ce que nous récupérerons suffirait à nous dédommager. Songe que pour un simple hameçon ou un petit couteau de rien du tout, les Indiens donnent volontiers six poules ; pour un petit miroir en mauvais état ou une paire de ciseaux, ils donnent un poisson suffisamment grand pour nourrir à satiété dix personnes ; pour un grelot, ce qu'on leur demandera ... Pedro Antúnez, lors de l'un de ses voyages, a obtenu six poules pour le roi de denier (N.d.T. : jeu de Tarot) de cartes dépareillées qu'il avait ... Nous, pour le troc, nous apportons des petites haches, des couteaux, des machettes, pour lesquels ils donneront leur poids en or de bas aloi ou en or extrêmement pur, car pour eux c'est la même*

chose ; et que dire des aiguilles, des hameçons, des peignes, des miroirs, babioles qui ne valent pas un sou mais qui sont de véritables bijoux pour ces innocents. Ils sont pris de folie à la vue de grelots ordinaires et des rondelles de laiton ; les verroteries sont pour eux mieux que des diamants, les petits miroirs des objets magiques ; pour les trompes turques ou les simples cornes, ils sont capables de donner leur femme, leurs enfants et tout ce qu'ils possèdent en prime ... Et ne parlons pas des bonnets rouges, ni des toques à plumes, car seuls les rois très puissants peuvent songer à en posséder ... Mais cela n'est pour nous qu'un lot de consolation, si nous ne rencontrons pas les montagnes d'or qu'il y a de tous côtés et que seule une malchance très noire s'acharne sur nous.

Les marins rêvaient et, sous le charme de la vision de la fortune, ils n'avaient pas remarqué le chapelain qui les écoutait depuis un bon moment, presque intégré au groupe. D'un autre côté, sa présence ne les aurait pas fait taire, parce que fray Buenaventura avait su gagner leur bonne volonté et leur confiance.

Son visage maigre, son teint jaunâtre à cause des fièvres contractées à la Española (**N.d.T.** : ancien nom de Saint Domingue), lui donnaient, c'est vrai, une expression ascétique, presque sombre ; mais cette sévère austérité

disparaissait dès que s'ajoutaient, à l'éclat de ses yeux passionnés, sa parole chaleureuse, son sourire, sa familiarité affable. La vie à bord devait lui être plus agréable que le contraire car il était, sur le navire comme chez lui et la compagnie des humbles était fort de son goût au point que, ayant une place à la table du capitaine général, à plus d'une reprise, il descendait au pont inférieur afin de partager la pitance des marins ; disons au passage qu'il n'y perdait pas beaucoup, parce que l'ordinaire de Solís était loin d'être digne de Lucullus. Ces hommes craignaient au début ses "*sermons*", mais fray Buenaventura était un vétérán des *Indes*, il avait longtemps accompagné son maître et amigo, le grand fray Bartolomé de las Casas, et il savait leur parler de choses qui les intéressaient, parsemées d'anecdotes pittoresques qui étaient reçues avec un véritable plaisir dans la monotonie de la navigation où, si souvent, une seule heure pèse autant que quatre, et plus ... Mais ce jour-là, il voulut prêcher un peu :

- *Grands enfants, hommes candides mais cupides ! – dit-il –. Vous ne savez voir que l'or et les richesses. Il vous dévore et provoque la terrible soif des choses matérielles ... Je ne veux pas vous réprimander parce que vous le faites sans penser au péché ... Mais rappelez-vous que l'homme ne vit pas seulement de pain et donc ne recherchez pas que le pain ...*

La main de Dieu, mes fils, sachez-le une bonne fois pour toutes, vous amène à réaliser des exploits encore plus grands que ceux dont vous rêvez dans votre fièvre, c'est-à-dire de gagner de nouvelles âmes pour le Ciel ...

- *Nous avons droit à un petit sermon – murmura Rodrigo.*
- *Un petit sermon, oui, fripon ! – dit en souriant fray Buenaventura, qui l'avait entendu. Et il poursuivit –: Comme vous, vos fils, vos petits-fils, de nombreuses générations peut-être, suivront vos traces vers des trésors trompeurs ; ils vivront cette même aventure sans remarquer que, si le démon de la cupidité les entraîne, c'est avec la permission de Dieu, instrument de ses hauts desseins, afin de réaliser des choses mystérieuses que l'esprit humain n'appréhende pas encore mais qui serviront à la gloire du Seigneur ...*

L'esprit matérialiste des marins ne comprenait pas bien les paroles de fray Buenaventura mais, par bonheur, au même instant, la cloche de poupe annonça sept heures.

- *Allons prier, mes fils, c'est l'heure ! – s'exclama le chapelain, interrompu au milieu de son discours.*

Il gagna l'échelle pour monter sur le pont-abri, les marins de l'entrepont le suivant ; les autres se joignirent. à eux. Les officiers occupèrent leurs places, derrière Solís, tous s'agenouillant. Fray

Buenaventura entonna d'une voix chaleureuse le *salve* vespéral et la prière se diffusa dans les airs, sous forme d'ondes sonores, sur la mer tranquille.

© 2016, Bernard GOORDEN, pour la traduction française

Notes du traducteur (N.d.T.).

TORIBIO MEDINA, José ; *Juan Díaz de Solís. Estudio histórico* ; Santiago de Chile, impreso en casa del autor ; 1897, CCCLII + 252 p. (segundo libro : documentos y bibliografía)

<http://booksnow1.scholarsportal.info/ebooks/oca9/32/juandazdesol100medi/juandazdesol100medi.pdf>

Une biographie de Vasco Nuñez de BALBOA a été transposée par Fred FUNCKEN au niveau d'une BD en 4 planches aux illustrations attrayantes ; elle est parue en Belgique, dans le N°38 de l'hebdomadaire « *TINTIN* » du 17 septembre 1958 et n'aurait pas été publiée dans l'édition française.

<http://www.idesetautres.be/upload/19580917%20BALBOA%20FUNCKEN.zip>

Carte situant la Castille d'Or (copyright « **Santos30** ») :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Tierra_Firme_Coquivacoa.PNG

Illustrations des armes évoquées (et leurs sources).

« *Armamento naval. La artillería en los siglos XV-XVI – XVII* ». Illustrations de couleuvrine et de bombarde utilisée à bord des caravelles. Voir :

<http://www.armada15001900.net/artillerianaval.htm>

Voir également (ce qui permet de leur rendre un hommage pour ces livres trop peu traduits) dans : Liliane et Fred FUNCKEN ; ***Le Costume, l'armure et les armes au temps de la chevalerie.***

Fac-similé du Tome 2 : **le siècle de la Renaissance** ; Tournai, Casterman, 1978, 157 pages :

<http://www.gpsdf.org/chevalerie/Le%20Costume,%20l'Armure%20et%20les%20Armes%20au%20Temps%20de%20la%20Chevalerie%20-%20Tome%202.pdf>

© copyright 1978-2016, FUNCKEN estates.

© copyright 1978-2016, Editions CASTERMAN.

Nous renseignons entre parenthèses les pages dont proviennent les illustrations de **Liliane et Fred FUNCKEN** que nous avons insérées dans le texte de Roberto J. **Payró** : **casques** (page 103), **arquebuses** (page 51) et **épées** (page 69).

Voir aussi Liliane et Fred FUNCKEN : ***Le Costume, l'armure et les armes au temps de la chevalerie.*** Tome 1 : **du huitième au quinzième siècle** ; Tournai, Casterman, 1977, 155 pages.

© copyright 1977-2016, FUNCKEN estates et CASTERMAN.

<http://www.idesetautres.be/upload/FUNCKEN%20MOYEN%20AGE%20COSTUME%20ARMURE%20ARMES%20CHEVALERIE.pdf>

Nous renseignons également entre parenthèses les pages dont proviennent les illustrations de **Liliane et Fred FUNCKEN** que nous avons insérées dans le texte de Roberto J. **Payró** : **arbalètes** (page 135).

Suivent les commentaires de ces illustrations afin d'identifier le numéro de l'arme (surlignée en **rouge**, le cas échéant) sur sa page (dans l'un des 2 ouvrages de référence des FUNCKEN). Les différentes armes sont commentées selon leur ordre d'apparition dans le texte supra de Roberto J. **Payró**. Leur évolution est bien expliquée infra.

coulevrines

(FUNCKEN / **temps de la chevalerie**)

L'artillerie à la main. (de la fin du Moyen-Age)

L'idée de se servir de canons miniaturisés, pour naturelle qu'elle puisse paraître, ne trouva qu'une concrétisation tardive du fait des préjugés, de la routine et surtout de l'aversion de la chevalerie envers cette arme qui bouleversait les règles et les valeurs des guerres médiévales.

C'est donc au sein des troupes communales que se développa l'usage des « traits à poudre », des «*scopètes* » italiens ou des « canons de poing », les *Fusstbusse* (*Faustbüchsen*) des Allemands. Quel que soit leur nom, on les rencontre d'abord en Italie, puis en Allemagne, dans les Flandres et à Bruxelles, d'où partirent, en 1314, des mercenaires loués par le roi d'Angleterre.

L'arme nouvelle avait sur l'arc et l'arbalète l'énorme avantage de ne nécessiter aucun soin ni entretien particulier, de se fabriquer en une demi-journée et de coûter beaucoup moins cher (1). Les balles de plomb se coulaient facilement à raison d'une douzaine à la minute. Un seul handicap : la portée atteignait à peine cinquante mètres au début du XVe siècle... mais on réussissait à percer une armure à vingt mètres !

La salve d'une troupe disciplinée impressionnait les témoins du temps; ainsi Pietroni Belli décrit, en 1430, l'effet dévastateur de la balle, capable de traverser de part en part deux à trois hommes non cuirassés. Les tireurs d'élite n'étaient pas rares. L'un d'eux, un Lorrain nommé Maître Jean, tua un grand nombre d'Anglais pendant le siège de Rouen, en 1428.

Dès 1450, les **coulevrines** françaises foudroyèrent les redoutables archers anglais. La poudre à canon s'annonçait comme l'invention décisive qui allait irrésistiblement modifier puis bouleverser les procédés de combat.

(1) Un document anglais de 1353 donne le prix de 3 shillings pour un tube de petit format et estime à 66 shillings une grande arbalète.

Légendes illustrations page 69 : artillerie (II)



1. Canon de Tannenberg, exhumé au siècle dernier des ruines du château du même nom, assiégé et détruit en 1399 par les milices de Mayence et de Francfort. Ce canon à main coulé en bronze est long de 32 cm et a un calibre de 14,5 mm. Il montre à quel degré de perfection étaient parvenus certains artisans, bien avant la plupart de leurs collègues du siècle suivant. La vue en coupe montre la lumière, la charge, la balle et la bourre d'étoupe. — 2. Lumière verticale du premier type avec la cuvette d'amorçage. — 3. Lumière du second type, latérale et à auget d'amorçage. — 4. Deuxième type de serpentín (voir le premier sur la planche précédente) adopté vers le milieu du XVe s. On le nommait aussi dragon ou chien, nom qui se perpétua ensuite avec les armes à silex et jusqu'à nos jours. — 5. Troisième type de serpentín avec le couvre-lumière contre le vent et la pluie, seconde moitié du XVe s. — 6. Quatrième type, allemand, avec serpentín et détente à ressort, mire, bassinnet et couvre-bassinnet, fabriqué en 1475. C'était une arme révolutionnaire pour l'époque. — 7. Coulevrinier à cheval vers 1470 : Cette arme tout à fait primitive, dite pétrinal ou poitrinal, fut utilisée à côté des armes à serpentín jusqu'au début du XVIe s. — 7a. Détail du montage de l'arme. Le manipulateur devait faire sauter la clavette pour recharger son arme plus aisément. — 8. Au milieu du XVe s., on suppléa l'absence du serpentín en adjoignant au collineator (pointeur) un incendiarius (tireur). — 9. Canon à main du début du XVe s. Certaines pièces, trop lourdes et trop puissantes pour être épaulées, s'utilisaient de cette façon. On en trouve de semblables, beaucoup plus frustes, montées sur bois mais datant de la même époque. — 10. Mercenaire italien à la solde du roi de France, fin du XVe s. Il est armé d'une lance à feu et à balles. — 10a. Vue en coupe. Cet engin, ligaturé de fil de fer, était un cylindre de bois évidé contenant un tube de fer mince. On le remplissait de plusieurs charges composées d'une dose de poudre sur laquelle on posait une balle d'étoupe imprégnée de poudre, puis quatre doigts de grosse poudre mélangée de poix grecque, de verre pilé, de gros sel, de salpêtre et de rognures de fer; ensuite venait une nouvelle charge de poudre, une balle de plomb, etc., jusqu'à la bouche par laquelle on mettait le feu à cette espèce de chandelle romaine qui incendiait les maisons et les fourrages, terrorisait les chevaux et jetait le désordre dans les groupes de fantassins.

Légendes illustrations page 89 : la " lance " au XVe siècle)



1. L'homme d'armes, chef de lance. Il porte une armure gothique de style milanais pesant 35 kilos. Le « couteau taillant », du type anelace, pend à l'arçon. La masse d'armes faisait également partie des armes réglementaires. — 2. Le page de l'homme d'armes. Il porte la lance de son maître et lui sert de valet tout en apprenant le métier des armes. — 3. Le coutiller, un écuyer armé, équipé et monté aux frais du chef de lance. Il porte une demi-lance à fer dite « langue de bœuf » et « arme de coustille », par analogie avec la lame de l'épée courte des anciens « coustilleux », dite « coustille ». Celle-ci est souvent confondue avec la « langue de bœuf », qui était uniquement l'arme d'ast représentée ici. — 4. Les trois archers à cheval utilisaient l'arc ou l'arbalète, parfois la **couleuvrine**. Leur dague est étroitement apparentée à l'ancienne coustille et à ses sœurs la « feuille de Catalogne » et la « dagasse »; c'est l'anelace (a). En b, un perce-mailles ou brise-cuirasse, dérivé de l'ancienne miséricorde, le « prie à Dieu » des Anglais. Leur épée est du type « à deux mains » ou « à une main et demie » dite aussi « bâtarde » (c), suspendue au côté droit de l'arçon de la selle, *l'anderhalb Hand* des Allemands. Les poulaines (pointes des chaussures), les éperons longs et les maheutes (bourrelets des épaules) leur étaient interdits. Gens de trait: 5. L'arbalétrier. — 6. Le couleuvrinier. — 7. Le piquier. — L'épée est du type réservé à la piétaille, dite « passot » ou « épée de passot » ou encore « couteau de passe » ou « à plates », dont la caractéristique commune est la pointe aiguë formée par le fuyane des tranchants. Le troisième personnage porte une boce ou bocète, un petit bouclier de corps à corps nommé aussi rondelle à poing. A cette « lance fournie » de 1471 s'ajoutait un nombre variable de volontaires subalternes désireux d'apprendre le métier des armes.

bombardes (FUNCKEN / *temps de la chevalerie*)

Les bombardes. (de la fin du Moyen-Age)

Les premiers « quençons » (1) étaient coulés en fer, en cuivre, en bronze ou en laiton, d'un seul tenant, selon la méthode des fondeurs de cloches. La technique encore primitive des fondeurs ne leur permettant pas de faire des pièces de gros calibre, les inventifs artisans inaugurèrent un nouveau mode de fabrication. Ils produisirent des « gros calibres » en fer forgé, composés de lames serrées les unes contre les autres par des cercles, à la façon des tonneaux. Nos illustrations détaillent ce procédé.

Ainsi naquirent les bombardes, nom qui, étymologiquement, veut dire: « qui fait du bruit ». Les modèles courts, à tir indirect, furent baptisés mortiers en raison de leur forme rappelant les mortiers des alchimistes. Quant aux petites bombardes en tronc de cône, on les nomma « bombardelles ». La patience, le bon sens et l'habileté prodigieuse déployés par les artisans de l'époque forcent encore l'admiration des experts métallurgistes d'aujourd'hui.

(1) Terme apparu pour la première fois en 1348. Réputé venir du latin *canna* — roseau —, le mot canon paraît plutôt avoir pour origine l'allemand *Kanne* — pot, canette.

Les veuglaires.

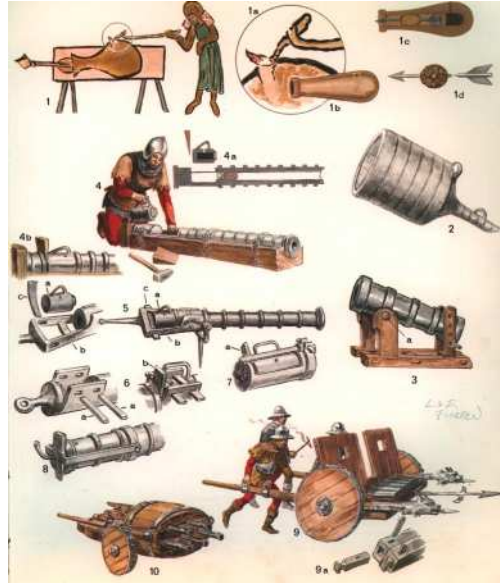
Tiré du latin *fulgurare* — foudroyer —, le mot « veuglaire » (1) désignait un canon de puissance moyenne, très maniable, qui se caractérisait par une chambre ou boîte à poudre mobile. On construisit d'abord les veuglaires comme les bombardes, ensuite on les coula en fer et, à partir de 1450, en bronze. Ce type de canon, né vraisemblablement aux alentours de l'an 1400, resta en service jusqu'au milieu du XVI^e siècle, mais il s'agissait alors, parfois, de modèles construits au cours du siècle précédent.

On aurait tort de douter de l'efficacité de ces armes. C'est l'une d'elles qui, en 1453, enleva, par un coup ajusté, « le hanepiere de la teste » (2) (la calotte crânienne) de Jacques de Lalaing, dit « le Bon Chevalier ». Ce personnage, un des plus célèbres « tournoyeurs professionnels » d'Europe, s'était fourvoyé au siège du château de Pouques.

(1) Certains auteurs préfèrent y voir une corruption du flamand *vogeleer* ou de l'allemand *Vogler* — oiseleur. On trouve en français l'orthographe « veughelaire » en 1412.

(2) Hanepiere, par analogie avec le hanepier ou hanapier, pièce de renfort couvrant l'abdomen et dite aussi plastron.

Légendes illustrations page 71 : artillerie (III)



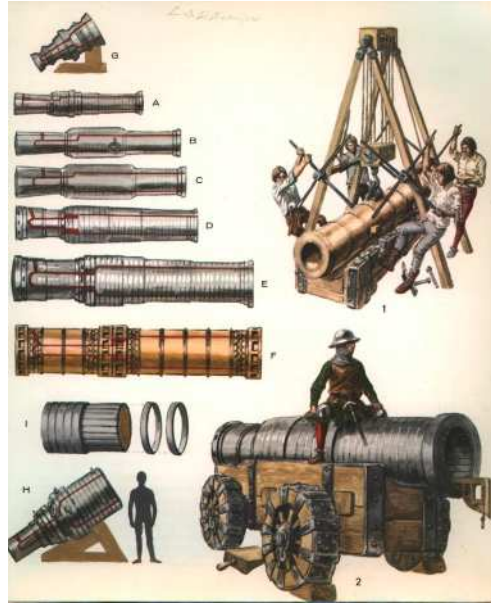
1. Première représentation connue d'un canon, d'après le manuscrit anglais de Walter de Millemete, datant de 1326. Certains experts ont âprement contesté la date, niant l'existence à cette époque de la lumière, l'orifice de mise à feu, de même que l'usage de la barre chauffée au rouge. Contrairement à l'avis général, cette barre nous paraît être un porte-mèche, ainsi que le montre sans le moindre doute le détail agrandi de la figure 1a, fidèlement reproduit d'après l'original. Le costume du chevalier, parfois considéré comme postérieur à 1326, présente au contraire un aspect démodé en usage en Europe continentale cinquante ans plus tôt. Signalons en outre que les ailettes qui protègent les épaules du chevalier sont ornées de lions d'un dessin archaïque, et que ces éléments défensifs, extrêmement fréquents ailleurs, sont très rarement représentés en Angleterre. La forme irrationnelle de l'affût prouve que l'illustrateur ne possédait qu'une description écrite sommaire de l'arme nouvelle. — 1b. Canon du XIV^e s., probablement le plus ancien exemplaire connu. C'est une arme de ce type qu'a vraisemblablement tenté de représenter l'auteur de l'enluminure de la figure 1. — 1c. Le projectile de la figure 1, naïvement représenté, n'aurait jamais pu être utilisé tel quel. Un bas-relief du château d'Edimbourg, datant du XVI^e s., nous a servi dans notre tentative de représentation d'un de ces carreaux en fer, à bourrelet de cuir, encore utilisés deux siècles plus tard comme projectiles incendiaires. — 1d. Flèche incendiaire de la seconde moitié du XVI^e s., longue de 1,50 m environ. La partie empennée amovible était sans doute destinée à empêcher l'extirpation du dard embrasé une fois qu'il avait atteint son but. (D'après le manuscrit de *L'Art de l'artillerie* par Wolff de Senftenberg, commandant de l'artillerie de Dantzig). — 2. Mortier anglais, forgé vers 1346, du calibre de 50 cm environ et d'une longueur de 1,22 m. — 3. Bombarde en fer forgé, à tourillons. Les tourillons (a), permettant un pointage vertical facile et absorbant une grande partie du recul, sont généralement considérés comme ayant été inventés vers 1450-70. Nous avons relevé cette bombarde à tourillons fixés sur un de ses cercles de renfort, dans une enluminure d'une des versions manuscrites du Livre de Marco Polo datant des environs de 1400, ainsi qu'en témoignent les vêtements des personnages. — 4. Un veuglaire du début du XV^e s., à chambre à feu ou boîte mobile. — 4a. Vue en coupe de la chambre chargée de poudre et fermée par un tampon de bois, ainsi que de la volée avec son projectile et sa bourre. — 4b. La chambre calée dans la culasse. — 5. Veuglaire à tourillons et à boîte mobile (a), son berceau (b) et sa clavette de blocage (c). À gauche, détail de la boîte (a) au-dessus de son berceau (b), avec la clavette de blocage (c) de la culasse. — 6. Culasse à joues de la fin du XV^e s., avec ses clavettes de blocage (a) et son coin de calage (b). — 7. Culasse à barre de blocage à charnière, avec son coin de calage (a), fin du XV^e s. — 8. Fermeture de culasse à étrier, fin du XV^e s. — 9. Ribaudequin à « orgue » de six canons coulés en fer et se chargeant par la culasse, dit *Todtenorgel* (orgue de mort) en Allemagne. Cet engin, muni de piques seulement au siècle précédent, servait à la défense des angles des camps retranchés. — 9a. Détail d'une culasse ouverte et d'une culasse fermée à l'aide d'un obturateur carré et d'une clavette, système souvent utilisé sur les pièces à canons multiples. — 10. Ribaudequin allemand à cinq canons se chargeant par la bouche, vers 1450.

Légendes illustrations page 73 : artillerie (IV)



1. Bombarde dans son auget-berceau, début du XVe s. — 2. Grosse bombarde dans son affût-caisse, XVe s. Ce type de chantier fut utilisé dans les sièges jusqu'aux premières décennies du XVIe s. — Les pièces 1 et 2 sont munies d'une fusée de lumière contenant la poudre d'amorce. Ce procédé évitait l'éguelement de l'orifice de la lumière ou, tout au moins, le retardait considérablement. — 3. Pendant les sièges, les artilleurs étaient protégés par des mantelets fixes ou, comme ici, à portière d'embrasure mobile. On voit également le très solide dispositif destiné à absorber le recul de la pièce. Aucune muraille ne résistait longtemps aux lourds projectiles de ces grosses bombardes que beaucoup regardent encore aujourd'hui d'un œil goguenard. Leur seule apparition fit souvent capituler des garnisons qui, elles, savaient à quoi s'en tenir. A titre d'exemple, la forteresse de Tannenberg (dont il est question dans une des planches précédentes) vit s'écrouler une de ses courtines au deuxième coup d'un des canons francfortois. À gauche de la pièce, on peut voir une cuillère à poudre et un refouloir de l'époque. — 4. Affût en deux pièces, articulé sous la bouche, vers 1450. Tout le poids de la pièce pesait sur la membrure supérieure au moment du pointage. — 5. Canon sur affût d'une seule pièce, avec sa chambre mobile calée. Au-dessous, une chambre prête à l'emploi. — 6. Affût en deux pièces, articulé en arrière de la culasse, vers 1470. Le pointage était beaucoup moins pénible, le poids de la pièce reposant en grande partie sur l'essieu. — 7. Caisson de gargousses de poudre. Cette invention, considérée généralement comme très postérieure, a été relevée sur un manuscrit de la seconde moitié du XVe s. — 8. Mortier. Les enlumineurs du XVe s. n'ont que très exceptionnellement représenté des affûts acceptables. Les mortiers, en particulier, sont toujours suspendus de cette façon peu vraisemblable et en tout cas incomplète. L'effet du recul aurait inmanquablement arraché la pièce de ce précaire perchoir. Il est par ailleurs curieux de constater que les pièces géantes n'ont jamais tenté le pinceau de ces industriels illustres, parfaitement inconscients de la valeur inestimable que représenterait leur témoignage pour les chercheurs des siècles suivants. En réalité, le mortier devait être encastré à peu près à la verticale dans une sorte d'auget massif, pointé à l'aide de cales pour obtenir l'angle de tir désiré. — 9. Ribaudequin du milieu du XVe s. Il peut être considéré comme l'ancêtre du canon autoporté moderne, dont il présentait déjà les caractéristiques essentielles : canon, blindage et propulsion. On attribue parfois le nom de cet engin aux ribauds chargés de tendre l'arbalète géante qui armait auparavant cet engin. Les comptes de la ville de Bruges pour l'année 1340 qualifient cette arme de « nouvel engin ».

Légendes illustrations page 75 : artillerie (V)



1. Mode de mise en place d'un canon de la fin du XVe s.— 2. «Mons Meg» sur son affût. Destinées à créer des brèches dans les murailles, les toutes grosses bombardes étaient fixées sur un solide chantier ou affût en bois, sans aucune possibilité de pointage vertical étant donné leur poids énorme. Il faut néanmoins noter qu'un bas-relief du château d'Edimbourg montre un quart de cercle d'artilleur placé dans la bouche de « Mons Meg » ainsi qu'un coin de bois servant à son pointage par la culasse, mais on s'interroge sur le moyen utilisé pour soulever une masse aussi monstrueuse. Cette « Margot de Mons » tira pour la dernière fois en 1682, à blanc, en l'honneur de l'arrivée en Ecosse du duc d'York, le futur roi Jacques II d'Angleterre. Chargé trop généreusement d'une poudre beaucoup plus puissante que celle qu'on utilisait au milieu du XVe siècle, le canon fut détérioré à la hauteur du fond de l'âme, exactement à l'extrémité du pas de vis de la chambre (voir fig. D), par le bris de deux des anneaux de renfort. Abandonnée et négligée jusqu'en 1754, « Mons Meg », fut reléguée à la Tour de Londres avec d'autres vieux canons hors d'usage. En 1829, les patriotiques efforts du romancier Walter Scott firent ramener la bombarde à Edimbourg, où elle continue à étonner les touristes.

Bombardes géantes : A. Bombarde bourguignonne aux armes d'Auxy, dite erronément « de Louis XI », capturée par les Suisses après la bataille de Morat, en 1476. Longueur : 2,75 m ; Poids : 2.000 kilos; Calibre : 36,5 cm; Poids du boulet : 50 kilos. - B. « Michelette » anglaise. Longueur : 3,53 m; Poids : 3.500 kilos; Calibre : 37 cm; Poids du boulet : 75 kg. — C. « Michelette » anglaise. Longueur : 3,64 m; Poids : 5.500 kilos; Calibre : 45 cm; Poids du boulet : 150 kilos. — Ce sont sans doute les premières bombardes qui nous soient parvenues. Elles furent probablement construites dans les Flandres, mais à une date indéterminée, et abandonnées par les Anglais après leur échec devant les fortifications du Mont-Saint-Michel, en 1434. — D. « Mons Meg » (Margot de Mons) forgée en Belgique par J. Cambier, en 1449, et expédiée par Philippe le Bon au roi d'Ecosse Jacques II en 1457. Longueur : 3,90 m; Poids : 6.600 kilos; Calibre : 50 cm; Poids du boulet : 150 kilos. Erich Egg, dans *Guns*, assure que le boulet de pierre portait à environ 263 m. Un autre type de projectile, en fer, portait, vu son poids supérieur, à 129 m seulement, si l'on en croit un manuscrit contemporain. — E. « Dulle Griet » (Margot l'Enragée), bombarde gantoise du milieu du XVe siècle. Capturée en 1452 au siège d'Audenarde par une armée de secours bourguignonne, elle fut récupérée de vive force par les Gantois en 1578. Longueur : 5,025 m; Poids : 16.400 kilos; Calibre : 64 cm; Poids du boulet : 340 kilos. — F. « Mahomet Gun » ou « Dardanelle Mahomet », pièce coulée en bronze, probablement en 1464 pour le compte des Turcs. Il fut offert à la Grande-Bretagne par le sultan Abdül-Aziz en 1867. Longueur : 5,25 m; Poids : 7.500 kilos; Calibre : 66 cm; Poids du boulet : 360 kilos. — Les canons D, E, F pouvaient se dévisser à hauteur de la jonction de la chambre et de la volée, à l'aide de leviers introduits dans les mortaises visibles sur la plupart de nos modèles. Les figures B et C, trop abîmées pour en laisser des traces certaines, sont néanmoins considérées comme appartenant au même type par l'expert anglais Ffoulkes. La figure A, quoique n'ayant pas subi les examens nécessaires, est dotée de mortaises de serrage qui semblent bien démontrer la présence d'un pas de vis. Il est peu probable que ce système ait été employé pour la facilité du chargement. Plus vraisemblablement son but était de simplifier, en la divisant, le transport de l'énorme masse. Tous ces canons sont encore visibles aujourd'hui et témoignent de l'extraordinaire virtuosité de nos artisans, dans ce domaine comme en tant d'autres. Leurs réalisations étonnent et invitent à un peu plus de modestie à l'égard de nos modernes productions, élaborées avec des moyens autrement efficaces et sophistiqués. — G. Bombarde-mortier dite « bombarde de Turin », coulée en fonte de fer vers 1420. Longueur : 1,44 m; Poids : 1.500 kilos; Calibre : 51 cm; Poids du boulet : 100 kilos. — H. « Bombarde de Steyr » (Autriche) de la première moitié du XVe S. Longueur : 2,58 m; Poids : 7.100 kilos; Calibre : 80 cm; Poids du boulet : 700 kilos.

— I. Mode de fabrication des canons en fer forgé (figures A, B, C, E et H). Autour d'une forme en bois, on juxtaposait des barres de fer — comme les douves d'un tonneau — et on les enserrait ensuite par une succession d'anneaux posés à chaud. — Les figures A à H sont représentées à la même échelle, la silhouette humaine en bas de page donne une idée de leur taille par rapport à un individu mesurant 1,70 m. Le tracé rouge donne la forme de l'âme et la chambre avec sa lumière de mise à feu.

casques

(FUNCKEN / Renaissance, page 103)

LE MORION-CABASSET (illustrations dans le texte de Roberto J. Payró)

Dit aussi « *morion espagnol* », ce type de casque à bombe en forme de poire avait conservé les bords recourbés du vrai morion et constituait un parfait hybride entre morion et le cabasset. Ce gracieux casque ne dut jamais connaître une très grande vogue, si l'on en juge par le petit nombre d'exemplaires existant à côté des innombrables morions dont regorgent nos grands musées. — L'ergot était toujours orienté vers l'arrière : en sens contraire, il aurait accroché les coups d'armes blanches. Les rivets et les bossettes maintenaient la coiffe intérieure en cuir brut ou en daim. Le porte-plumail était facultatif.

1 : Début du XVI^{ème} s. — 2 : 1580. — 3 : A « *joues* » ou « *jouées* », formant jugulaire, milieu du XVI^{ème} s. — 4 et 5 : 1580. — 6 : Vers 1600. — 7 : 1580. Son décor imite grossièrement celui de la figure suivante. — 8 : 1580. 9 : Hallebardier avec le morion-cabasset et le « *corselet* » ou demi-armure de fantassin, 1570. Cet équipement italien de bonne qualité pouvait peser entre 12 et 18 kilos selon son degré de résistance aux balles. Parfois, seul le casque était « *à l'épreuve* ».

arquebuses

(FUNCKEN / Renaissance, page 51)

LES PLATINES (I) (illustrations dans le texte de Roberto J. Payró)

1. Haquebute à mèche, seconde moitié du XV^{ème} siècle. On la nomme aussi arquebuse à croc ou arquebuse butière. Le croc servait à limiter le recul à l'aide du rempart ou du chevalet sur lequel on posait l'arme pour tirer. — 2. Arquebuse à mèche, vers 1500. La détente est en forme de bouton (a). — 3. Arquebuse à mèche, vers 1580. Longueur : 1,36 m. — 4. Mousquet à mèche, vers 1590. Longueur : 1,78 m. Son poids (10 kilos) nécessitait l'emploi d'une fourquine d'appui : a) crosse dite d'affût, b) gros vélin, c) détente dite *clef* ou *ressort*. — 5. Arquebuse à mèche et à barillet à dix coups, vers 1530. Le même système, bien entendu manuel, s'appliquait au pistolet. — 6 et 7. Arquebuse à mèche se chargeant par la culasse, vers 1540. — 8. Mousquet à rouet. XVI^{ème} s. Il possède une double détente pour le tir de précision. — 9. *Mönchsbüchse* (arquebuse de moine), début du XVI^{ème} s. Longue de 29 cm pour un calibre de 1,2 cm, cette arme simpliste a été souvent représentée avec des dimensions ridiculement exagérées. Sa râpe (a) en fait l'ancêtre du système à rouet. On l'actionnait en tirant sur l'anneau b. On pointait l'arme à l'aide de l'anneau c. En d, le crochet de suspension. — 10. Carabine à rouet, fin XVI^{ème} s. — 11. Petite arquebuse à rouet du type germano-polonais, dite *Tchinke*, vers 1600. Son mécanisme extérieur en facilitait l'entretien mais redoutait les chocs. — 12. Vue extérieure et intérieure d'une platine à mèche de la fin du XVI^{ème} s., avec son pare-flamme (a) évitant les projections de la poudre d'amorce. — 13. Vue intérieure (position de tir) et extérieure (position de chargement) d'une platine à rouet.

arbalètes

(FUNCKEN / temps de la chevalerie)

L'arbalète.

L'arbalète, dont le nom vient du latin *arcubalista* (*arcus*, arc, et *balista*, baliste), fut employée à la guerre dès le milieu du Xe siècle. Guillaume le Conquérant emmena probablement des arbalétriers aux côtés de ses archers pour combattre à Hastings en 1066.

Au début du XII^e siècle, les troupes de Louis le Gros se composaient en partie d'arbalétriers, et plus d'un siècle plus tard, en Angleterre, le roi Edouard I^{er} utilisait encore largement ce type de combattant dans sa campagne de 1265 contre les Gallois. L'auteur de l'*Alexiade*, la princesse Anne Comnène, évoque l'usage de cette arme dans son style plein d'affectation, tandis que Guillaume de Tyr, mort une quarantaine d'années après elle, vers 1190, mentionnait lui aussi l'arbalète dans son *Histoire des Croisades*, œuvre d'une sincérité et d'une impartialité peu communes.

Anathémisée par le second concile de Latran, en 1139, l'arbalète fut qualifiée d' *artem mortiferam* — art mortel — *et Deo odibilem* — haï de Dieu. L'interdiction exceptait toutefois son usage contre les hérétiques. Répétée par un bref d'Innocent III, elle visait en réalité à ôter une arme redoutable des mains des gens du peuple. Richard Cœur de Lion (1) et Philippe Auguste négligèrent les avis et se fournirent largement en arbalétriers.

L'arme déloyale, qui permettait au dernier des poltrons embusqué de tuer le plus noble des chevaliers, fut constamment employée en France où elle équipa des compagnies à pied et à cheval. Elle donna même lieu à la création du titre de grand maître des arbalétriers, dont le premier bénéficiaire connu fut Thibaud de Montléart. Saint Louis donna cette charge enviée à Mathieu de Beaume et le dernier grand maître fut Aymar de Brie, mort en 1534 (2).

Charles IX, roi de France de 1560 à 1574, fit disparaître l'arbalète de la panoplie des armes de guerre en décrétant: « Pour ce que à présent les arcs et arbalestres ne sont en usage de deffense, tous les arbalestriers et archers seront dorénavant tenus porter harquebuse au lieu des arcs et arbalestres... »

Evolution de l'arbalète.

C'est par la force croissante de son arc que l'arbalète s'améliora, tout en exigeant des dispositifs de bandage de plus en plus puissants. On l'avait confectionnée d'abord en if, en ormeau ou en érable, puis on utilisa des fanons de baleine, des nerfs ou encore des lamelles de bois et de corne, soigneusement collés. Ces matières seront finalement supplantées par l'acier au début du XVe siècle.

Qualités et défauts de l'arbalète.

L'arbalète avait l'énorme avantage de ne pas nécessiter un long entraînement, ni une force physique exceptionnelle.

Elle convenait par excellence à la guerre de siège, car le tireur pouvait guetter longuement sa cible et l'ajuster sans la moindre fatigue. L'archer devait, lui, « tirer » cinquante kilos, un effort impossible à soutenir plus de quelques secondes.

En tir direct, de soixante à cent mètres selon la force de l'arme, le carreau perçait la plupart des cuirasses.

Par contre, le poids de l'arbalète et son faible rythme de tir — deux flèches au maximum à la minute — étaient un handicap en rase campagne. À Crécy, on a estimé à quarante kilos le poids porté par l'arbalétrier génois au service du roi de France, armes, équipement et pavois compris. On comprend son inefficacité désolante au cours de cette funeste rencontre quand on imagine l'état où avait dû le mettre une marche préliminaire de trente kilomètres !

(1) Richard Ier devait mourir d'un coup d'arbalète au siège du château de Chalus dans le Limousin, en 1199. (2). En 1515, la charge avait été réunie à celle de grand maître de l'artillerie, qui venait immédiatement après le grade suprême de connétable.

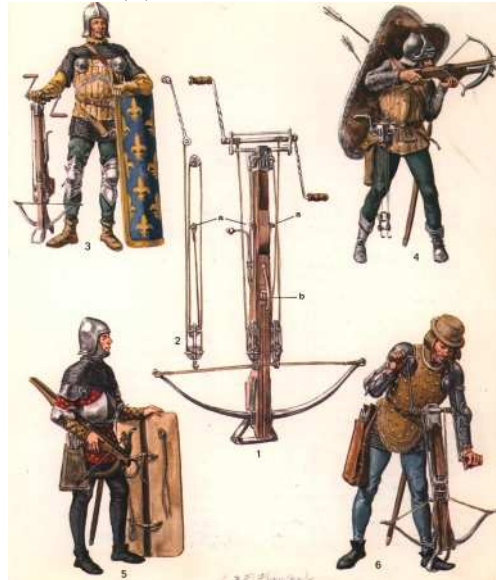
Légendes illustrations page 129 : l'arbalète (I)



1. Arbalète primitive, prête au tir : a. arc; b. freins ou brides; c. étrier; d. noix pivotante; e. arbre; f. détente; g. cheville ou goujon. — 2. Fonctionnement du système de tension à corde: a. cheville; b. poulie; c. corde de l'arc;

d. noix. — 3. Crochet double. — 4. Crochet simple. — 5. Arbalétrier anglo-normand du XIIe s.: a. cheville; b. poulie; c. corde de l'arc. L'arc de l'arme était peut-être en corne de bouquetin. — 6. Utilisation de l'étrier et de la ceinture à crochets, début du XIIIe s. — 7. Système de tension à crochet, milieu du XIIIe s. Au sol se trouve un carreau incendiaire. — 8. Arbalétrier avec son équipement complet, fin du XIVe s. — 9 et 10. Carreaux. — 11. Couires ou carquois.

Légendes illustrations page 131 : l'arbalète (II)



1. Arbalète à tour, à coursel ou à moufle, dite aussi de passe ou de passot: a. goujons; b. certaines arbalètes étaient dotées d'une lame de corne élastique qui s'appliquait sur le projectile et le maintenait en place jusqu'au moment du tir. — 2. Détail du système à poulies du tour. — 3. Arbalétrier français de la fin du XIVe s. — 4. Arbalétrier génois avec son pavois typique en forme de cœur allongé, qui le protégeait tandis qu'il se retournait pour bander son arme. On disait alors que le soldat était « pavaisé ». — 5. Arbalétrier anglais, XVe s. On voit les énarques et les cordes servant à suspendre le pavois sur le dos. — 6. Arbalétrier bandant son arme. Le tour est ici d'un système fort simplifié, sans poulies (XVe s.). — On remarquera la découpe de l'arbre des arbalètes des figures 3, 4 et 5 semblable à celle des fusils modernes de tir à la cible. Comme pour ceux-ci, elle permettait d'ajuster longuement, sans fatigue, grâce à la position ramassée du bras gauche.

Légendes illustrations page 133 : l'arbalète (III)



1. Arbalète à pied de biche. Fort semblable à l'arbalète à cric de la planche suivante, elle se reconnaît à la position des goujons (a), situés beaucoup plus près de la noix (b). C'est le plus sûr moyen d'identification de ces deux armes qui ne parviennent souvent jusqu'à nous que dépourvues de leur cric ou de leur pied de biche. En c, il

y a un anneau de suspension et non plus un étrier, inutile avec cette arme courte. — 2 et 3. Fonctionnement du pied de biche, dit aussi pied de chèvre ou de chienne. En a, les goujons; en b, la noix. — 4. Pied de biche simplifié, en bois. — 5. Arbalétrier du XVe s., avec l'arbalète à pied de biche. — 6. Arbalétrier à l'abri de son pavois, vers 1400.

7 à 22. Carreaux d'arbalète. Les figures 13, 20 et 21 sont des viretons à empennages hélicoïdaux. Le modèle de la figure 13, ventru, était parfois nommé dondaine et possédait souvent un empennage en feuilles de cuivre. La figure 20 est du type demi-dondaine. Le refrain si répandu jadis: « lafaridondon, lafaridondaine », provient de la chanson de soldat qui disait: « a féri dondaine » (la dondaine a touché, frappé).

Pavois et mantelets.

Nos illustrations montrent plusieurs types de grands boucliers nommés pavois. Inséparables de l'arbalétrier, ces boucliers, très légers, avaient comme armature des lattes de bois léger habilement assemblées par collage. On recouvrait chacune des faces d'une peau de cheval, d'âne ou de daim, soigneusement marouflée, c'est-à-dire appliquée avec une colle très adhérente nommée maroufle, et imperméabilisée à l'aide d'une couche de peinture ou de vernis.

Le pavois, en dépit de sa relative fragilité, constituait un excellent abri. Il cédait à l'impact des flèches ennemies, qui l'entamaient beaucoup plus difficilement qu'un bouclier véritable conçu pour le corps à corps. Les grands mantelets lourds étaient au contraire en bois très épais ou en fer. On les employait pour les sièges prolongés.

Légendes illustrations page 135 : l'arbalète (IV)



1. Arbalète à cric: a. manivelle, b. boîte de pignon; c. griffe; d. crémaillère; e. bride; f. goujon. Le cric comme le pied de biche sont presque toujours désignés sous le nom de cranequin. En fait, du XIVe au XVIe siècle, le cranequin —du wallon *crènekin*, arbalète — désignait une arbalète de cavalerie tendue à l'aide du pied de biche ou du cric, plus maniables que le système à poulies de la grande arbalète, qui était inutilisable à cheval. — 1a. Fonctionnement : A. la corde ramenée en arrière a fait basculer b et la gâchette d est entrée dans l'encliquetage c; en A1, vue de la noix enclenchée; B. en pressant la détente e, la gâchette d glisse de l'encliquetage c et laisse la corde se détendre en propulsant le projectile; la noix a en même temps pris la position neutre à partir de laquelle l'arme sera à nouveau chargée selon le schéma A; en B1, vue de la noix déclenchée.

2. Cranequinier ou crennequinier de la garde de Charles le Téméraire en 1473. — 3. Grand pavois de siège, échancré, du début du XVe s. — 4. Mantelet de siège, XVe s. — 5. Arbalétrier à cheval d'une bande d'ordonnance de Charles le Téméraire, en 1473.

épées

(FUNCKEN / Renaissance, page 69)

ÉPÉES, XVI^{ème} SIÈCLE (illustrations dans le texte de Roberto J. Payró)

1-3 : Début du XVI^{ème} s. — 4 et 5 : Milieu du XVI^{ème} s. — 6 : Franc-taupin, milieu du XVI^{ème} s. C'est peut-être le verdun des vieux auteurs, mais sûrement le précurseur de la colichemarde du XVII^{ème} s. — 7-9 : Début du XVI^{ème} s. — 10 et 11 : Première moitié du XVI^{ème} s. — 12 : Tenue de l'épée au milieu du XVI^{ème} s. — 13 : Milieu du XVI^{ème} s. — 14 : Estoc d'armes allemand, milieu du XVI^{ème} s. — 15 : Lansquenette dite *Katzbalger* (étripeur de chats), premier quart du XVI^{ème} s. — 16 : Estoc d'armes allemand, milieu du XVI^{ème} s. — 17 : Milieu du XVI^{ème} s. — 18 : Bâtarde à une main et demie, milieu du XVI^{ème} s. — 19 : Espagnole, milieu du XVI^{ème} s. — 20 : A une main et demie, vers 1540. — 21 et 22 : A deux mains « *modérées* », vers 1560. — 23 : 1550. — 24 : 1560. — 25 : 1570. — 26 : 1580. — 27. Bâtarde, seconde moitié du XVI^{ème} s. — 28 : Espagnole, vers 1580. — 29 : Rapière vers 1570. — 30 : De parement, espagnole, vers 1540.

© copyright 1977-2016, FUNCKEN estates.

© copyright 1977-2016, Editions CASTERMAN.